

Philippe MADEC

LA MISE EN ABÎME

Conférence donnée dans le cadre du colloque multidisciplinaire organisé par le Laboratoire d'Analyse Architecturale [LAA], Faculté LOCI de l'UCL : « Pourquoi est-il si difficile de parler d'architecture ? » tenu au CIVA à Bruxelles les 3, 4 et 5 décembre 2013

« ... Toute la chose matérielle, toute la vie matérielle, n'est-ce pas, commence par "m'importe", "m'importe en autrui". »

Emmanuel LEVINAS¹

Epris

Parler d'architecture n'est pas difficile. « Tu dis cela parce que tu es architecte », m'expliquait un ami, architecte par ailleurs. « Tu dis cela, notamment parce que tu es un architecte français », ajoutait ce confrère belge. Il avait raison. Ma contribution est d'abord un témoignage.

Parler d'architecture ne m'est pas difficile. Le souci est d'entendre et de s'entendre. D'en avoir envie. Y compris aujourd'hui dans la mise en abîme, le vertige malcommode, que déclenche ce colloque : un architecte est invité à parler de la difficulté pour un architecte de parler d'architecture !

Dans le quotidien d'un enseignant en architecture, d'un architecte et urbaniste de métier, d'un conseil en architecture, le motif des discussions, des écrits, des actions et des négociations est l'architecture. Et tout ce qui y concourt. Donner raison de sa conception et de sa réalisation, de la condition de ses acteurs occupe tout le temps - préoccupe autrement dit, occupe en premier - tant il est nécessaire de dire l'architecture, l'expliquer, en partager les raisons avant de la faire. Et c'est un besoin qui se perpétue, une fois qu'elle est réalisée.

Chez bien des gens, architectes ou non, la passion rend loquace. Pour ma part, j'ai rompu tôt le silence et pris la parole. Ma pratique a d'ailleurs commencé par le verbe avant la forme, les mots sont venus avant les planches, les pierres et les assemblages.

Depuis lors, chaque jour, je parle d'elle. De « ces deux trois choses que je sais d'elle », qui m'ont enlevé, élevé puis captivé.

Tout d'abord, sa bienveillance : « elle rend service, installe la vie dès que s'en libère la demande » ; ensuite, son empathie : elle « dit la solitude de l'un et son désir de communauté ; elle parvient à transformer l'insuffisance de chaque être en relation » ; puis ses capacités alchimiques : « sa grandeur porte à envisager l'entièreté du monde, données abstraites et matérielles, et à en faire des situations humaines »² ; enfin et surtout, sa formidable complicité avec la vie : projet collectif de la conscience, l'architecture est [tout au moins, à mes yeux] « une installation de la vie par une matière disposée avec bienveillance » ; bien entendu, l'architecture ne connaît pas le sens de la vie, mais [et je ne sais toujours pas par quel art ?] « elle en détient / complice / le secret de son installation [...] installer n'est pas comprendre / mais davantage [... c'est] Couler dans le lieu un sens passant »³ : ni plus ni moins que la vie donc.

Epris d'architecture, « chose matérielle » qui s'adresse à autrui, dirait Levinas, je sais qu'à présent elle demande à celui qui s'y consacre de ne pas en parler en maître, de ne pas tenir des propos et de ne pas tenir à ses propos, mais bien davantage de chercher à les déposer dans le carré de l'en-commun.

Il ne suffit plus de parler. Il convient d'abord d'entendre et de s'entendre, d'entendre autrui et de s'entendre avec lui, avec celui à qui s'adresse cette chose matérielle et dont je ne peux pas dire qu'il ne me regarde pas.

Entendre

Rechercher comment la culture populaire parle d'architecture est passionnant, aussi bien que la lecture des grands traités ou des petits textes d'architectes. Comment se comprendre sans commencer par s'écouter ?

Au fil de longues années de médiation citoyenne, dans des contextes divers, à toutes les échelles de l'établissement humain, du rural au métropolitain, j'ai vu se manifester des vérités contraires à la doxa, à l'opposé de l'opinion confuse et des présuppositions admises.

Ainsi le soi-disant fossé entre la culture populaire et la culture dite « savante » des architectes n'existe pas : l'architecture ne le génère pas. Il est fantasmé par ceux qu'il arrange, quelque soit leur appartenance à l'un ou l'autre camp, par ceux qui ont besoin de protéger leurs peurs et leurs paresse.

Certes, il y a des ignorances, des incompréhensions ; bien que réciproques, elles ne sont pas rédhibitoires. Culture populaire et culture dite « savante » des architectes (d'ailleurs souvent ignare de la culture populaire) révèlent deux aspects d'une histoire unanime, à tort divisée, au même titre la tradition et la modernité, le vernaculaire et le métropolitain, une ferme brabançonne et la villa Savoye.

Années 90

Les années 90 m'offrent une ligne de conduite toujours là.

A partir de 91 et pendant quinze ans, j'aménage le bourg de Plourin-Lès-Morlaix en lien direct avec sa population de moins de 900 habitants⁴.

La même année, à l'université d'Harvard, je donne la conférence inaugurale : « Le Coyote, le Petit Renard, le Geai et le Pou » ; analyse d'un poème indien, elle exprime que l'accord est à l'origine de l'architecture, pas la construction.

En 95, à l'Ecole d'Architecture de Grenoble, je dirige un séminaire sur l'éthique et l'architecture.

En 96, à l'Ecole d'architecture de Normandie, c'est un cours de théorie à partir de la compréhension populaire de l'architecture.

En 97, François Barré, à cette époque Directeur de l'Architecture, me demande d'écrire un film sur l'habitation, « cette communauté de la chose vécue qui rend l'architecture ordinaire, sereinement et avec grandeur »⁵.

Les strates profondes du projet de Plourin-Lès-Morlaix ont manifesté l'évidence de la présence de l'autre et, pour convenir avec lui, la primauté de la parole. Vérité qui s'alimente au fil des discussions avec les élus et les services de l'Etat, avec les citoyens, seul, en petit groupe ou réunions publiques, au bistrot ou dans la rue, avec les agents des services techniques communaux, les compagnons des entreprises, mes partenaires, les voisins et les commerçants, etc.

L'entente

A Plourin-Lès-Morlaix, je suis au milieu de mes amis, ces figures fondatrices de la culture des Indiens d'Amérique du Nord : *Le Coyote, le Petit Renard, le Geai et le Pou*, chaque fois à la recherche de l'accord :

« La première entente entre Coyote et Petit Renard n'a pas mis fin à la route ; elle leur a procuré une raison : aller ensemble non pas à vau-l'eau mais vers un endroit où habiter. La seconde à eux quatre déclenche un prodige. L'envie démultipliée devient si puissante qu'elle est capable de provoquer un déluge d'événements inédits. A peine l'accord de vivre ensemble les enthousiasment-ils tous, qu'à l'abrupt détour d'une virgule ils arrivent à destination. ⁶ [...] Transportés, ils nomment la chose : c'est un là. Là : devant, autour, dans ce que leurs yeux peuvent embrasser, leurs esprits comprendre et leurs volontés communes tenir. / Toutefois pour que la beauté s'épanouisse, un nouvel accord est requis. Ce sera le troisième, celui-là décisif. C'est « leur » lieu, il faut

qu'ils en conviennent, c'est-à-dire qu'ils y arrivent ensemble. Ce nouvel accord les ravit. Alors relâchés débarrassés des affres de la quête, ils admettent le soulagement, et en espèrent bien davantage. Ils envisagent le plaisir à venir : ce sera un délice de vivre le *là*. »⁷

A Plourin, les dernières décisions communes résultaient d'un puissant assemblage de mots à la volée et de lignes au sol tracées à la pointe de la chaussure, au bon endroit : c'est là ! Une langue commune avait été élaborée, un lexique et une syntaxe : si c'est un muret, il est en granit de Languédias, fait soixante-dix centimètres de hauteur et quarante-trois de largeur ; si c'est un poteau, il est en béton blanc bouchardé ; si c'est une plante, elle est de terre de bruyère, etc.

De nos jours, dans l'actuelle métropole de la multitude, l'histoire de mes amis, ces figures fondatrices, se réécrit grâce à la légitime demande des citoyens de participer à la conception de leur monde. La parole alors occupe tout l'espace :

« Le jeu des acteurs se transforme, avec quelques tourments. L' élu au suffrage universel, issu de la démocratie électorale, a du mal à admettre la valeur à venir d'une démocratie participative. L'architecte a du mal à quitter sa revendication « romantique » au statut d'artiste, « cet abandon est douloureux »⁸. L'ingénieur admet mal que la vérité scientifique est soumise à une compréhension culturelle. Tous répugnent à quitter les pratiques de leurs anciens pouvoirs. Or dans ce monde bouleversé, ces attitudes les isolent. Quant à l'usager, il peine, lui aussi, à envisager une modification de ses acquis et de son mode de vie. Pourtant, grâce à eux ensemble, le sens de l'autorité change. Dans la conception durable des établissements humains, nous cherchons moins à savoir « qui a l'autorité » qu'à trouver « ce qui fait autorité ». Et l'expérience de terrain montre que ce qui fait autorité naît du partage. Un échange véritable, idéal, explique la philosophe américaine Hannah Arendt, s'il exclut non seulement la contrainte mais aussi la persuasion⁹.

Quand on discute d'un projet avec les usagers, les maîtres d'ouvrages et les élus, quand on parle au sein de l'équipe de maîtrise d'œuvre élargie, quand on partage les raisons des décisions, quand on remet en jeu ces décisions, quand les arguments du projet se construisent dans ces allers-retours entre chacun, alors c'est le projet qui fait autorité : il représente aux yeux de tous, l'expression d'un accord, de leur accord. »¹⁰

En 1995, le séminaire sur l'éthique et l'architecture partait de cette intuition qu'il existe une secrète connivence entre l'éthique et l'architecture.

L'être-face-à-autrui et le faire-pour-autrui se nourrissent l'un l'autre. Un autrui qui aujourd'hui possède quatre visages : « L'autre, toi qui me fait face. Le grand Autre, c'est-à-dire la société. Soi : au sens où Emmanuel Kant l'aborde : "Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen."¹¹ Le quatrième visage, c'est la nature [...] la terre, [...] qui exprime notre dépendance vis-à-vis de lui et auquel nous ne pouvons pas faire l'économie de nous adresser. »¹² Pour s'adresser à autrui, l'architecture se fait langage.

Emmanuel Levinas accompagnait chaque moment de ce séminaire. Plus tard en y repensant, à propos du sens de la nature dans l'œuvre architecturale, et parce qu'il s'agit de parler d'architecture avec la Terre, une voie s'est ouverte : « Peut-être devrions-nous apprendre à parler la Terre, cette langue qui ne sait pas séparer les éléments les uns des autres, ni l'homme des éléments davantage ? / Et s'il fallait commencer par quelques mots, j'apprendrais volontiers : la présence, l'en propre, l'en-commun et le vivant. »¹³

Là, maintenant, dix-huit ans plus tard, je me demande si je ne peux pas dire - oui profitons du belgicisme - si je ne sais pas dire : « peut-être devrions-nous apprendre à parler l'architecture, cette langue qui ne sait pas séparer les éléments les uns des autres, ni l'homme des éléments davantage ? Et s'il fallait commencer par quelques mots, j'apprendrais volontiers : la présence, l'en propre, l'en-commun et le vivant. »

L'architecture et la Terre, une seule et même chose ? Sans aucun doute.

Dès 1996, j'ai mené une autre expérience pédagogique. Ce n'est plus un séminaire de dernière année, mais un cours de première année à l'école d'Architecture de Normandie. « À la première séance, les étudiants posaient trois questions ; le cours consistait à y répondre au long de l'année. Pour la deuxième séance, ils revenaient avec une photographie d'un bâtiment de leur quotidien qui à l'évidence était une architecture. Puis, question subsidiaire, selon une pédagogie menant des architectures vers l'architecture, il leur était demandé de répondre à : « qu'est-ce que la beauté en architecture ? ». Ces ex-lycéens, toujours enfants de leurs pères et mères, porteurs de la culture populaire, retenaient dans une très forte majorité selon les villes où ils habitaient, des clichés d'églises, de palais de justice, de théâtres, de mairies, voire de leurs anciens lycées. Pas de logements collectifs, peu de maisons individuelles, aucune rue ni place. Ils désignaient en priorité l'objet monumental, singulier, symbolique, architecture d'auteur célébrant une dimension collective, selon la représentation traditionnelle d'une architecture au service de la grandeur des institutions et de l'Etat. Quant à la beauté, ils répondaient surtout qu'« une architecture est belle quand elle est bien intégrée ». Ce n'était certes pas le cas des églises, palais de justice, théâtres, mairies et autres lycées de leurs images. Nourries de la tradition française de protection du patrimoine et du discours postmoderne sur la présidence du déjà-là, leurs réponses se mêlaient aussi au contre discours naissant : respect de l'environnement, primauté de l'urbain sur l'objet célibataire... »¹⁴

Une année plus tard, en 1997, François Barré souhaitait que les premiers « Rendez-vous de l'architecture » s'adressent à tous et que j'écrive un film en ce sens.

En préface du livre sorti ensuite, il expliquait que nous sommes partis de « la culture de l'habiter, si largement partagée [...] Elle fait appartenir [l'architecture] à ce qui nous est le plus familier, le plus en commun, le plus au quotidien, c'est-à-dire à la matière de nos jours »¹⁵. Par ce film, nous avons voulu aborder la demande d'où provient l'architecture, l'entendre dans sa situation contemporaine. Nous voulions — plus qu'à voir — donner à entendre les causes plurielles de l'architecture en leurs conditions particulières, dans la voix de ceux qui la cherchent, de tous ceux qui en ont besoin, ces monsieur et madame tout le monde. Voici quelques unes de leurs paroles à jamais touchantes :

Mme Latapie, agent Sncf : « C'est vrai que notre vie a été modifiée. C'est une maison dans laquelle on vit avec les saisons. »¹⁶ /

Mr Berli, directeur d'un hôtel social : « On ne peut pas être soi-même, et vivre sereinement en sécurité, s'épanouir, véritablement être soi-même, sans avoir son lieu à soi. On ne peut pas être un homme, une femme équilibrés sans avoir sa maison, son appartement, son studio. C'est vraiment la nécessité de base. »¹⁷ /

Léonard Cohen, poète : « J'ai été dans beaucoup d'endroits, de très beaux endroits, mais rien de comparable avec ce petit angle, ici, dans cette cuisine. C'est vraiment mon endroit préféré. J'aime m'asseoir ici, aussi souvent que je le peux. Je n'ai plus beaucoup la chance de m'y asseoir très souvent maintenant. J'aime ce coin. »¹⁸ /

Mr Saint-Jacques, artiste peintre : « Ce qui me surprend le plus aujourd'hui, c'est quand je vois les gens parler des H.L.M. qui ont été construites dans les années soixante. Parfois on est scandalisé. C'est vrai qu'ils ne sont pas d'une esthétique absolument bouleversante. Mais,... avoir des fenêtres qui fermaient bien — puisque les fenêtres, c'était un truc qui ne fermait jamais chez nous, on en avait deux mais ça ne fermait pas —, avoir la salle de bains... Je sais que ça a été l'accession à ... ça n'a pas changé ma vie, ... mais c'était un luxe. Voilà ! »¹⁹,

et finalement, Mme Marchand, conseillère d'orientation : « Si je te dis : habiter ; Mme Marchand / Je pense à : liberté d'occuper comme on l'entend. / Architecture ; Mme Marchand / Architecture ? Je pense à : collaboration. »²⁰

En 2004, nourri des médiations citoyennes, des expériences pédagogiques et de ce film, j'ai écrit un livre pour les enfants aux éditions Autrement. Je l'ai appelé « L'architecture », parce que pour les enfants, il faut dire les choses pour ce qu'elles sont :

« Quand on parle d'architecture, on pense d'abord aux grands édifices : les théâtres, les stades, les musées ou les gares... Mais les maisons, les immeubles d'habitations, les Abribus, les stations service sur l'autoroute, les usines, les écoles ou les boutiques sont aussi de l'architecture ! Bien plus nombreux que les monuments ils forment notre cadre de vie et pourtant nous oublions souvent de les regarder. »

Et j'ai ajouté ce qui semblait juste : « L'architecture répond à deux besoins essentiels des individus et de l'humanité : être abrité et vivre ensemble. [...] L'architecture est étroitement liée à la vie des hommes. C'est avant tout une installation de la vie. [...] L'éditeur a tenu à ajouter : « L'architecture est l'expression d'un regard sur la société.²¹ » Je ne m'y suis pas opposé, bien que pas tout à fait convaincu ; j'aurai préféré : « une architecture est l'expression d'une société ».

Cinq ans plus tard, en 2009, avec Chris Younès et Benoît Goetz, pendant la recherche sur « L'énigme de l'architecture », nous avons mandaté le sociologue Yves Sauvage pour aller chercher dans les rues et les bars ce que l'on dit de l'architecture.

« Son travail met à jour ce que peu de théoriciens évoquent. Dans la compréhension de l'architecture, l'histoire personnelle et professionnelle domine, et crée une foule d'interprétations. Selon l'individu, un même bâtiment peut être qualifié d'architecture, nié ou mis en question. [L'architecture] “ est issue d'une construction rationnelle, singulière et plurielle, ” résume André Sauvage”. Elle est singulière car chaque personne la définit suivant sa propre histoire et ses références individuelles qui se mêlent aux références collectives.

On peut établir une approche différente entre les usagers et les professionnels de l'architecture et de la construction. L'habitant s'exprime à partir de son histoire d'usager, avec ce qu'il connaît et ce qu'il aime et n'aime pas. Le professionnel aborde également l'architecture avec son histoire personnelle d'usager, mais son expérience professionnelle et sa relation avec l'objet d'étude lui permettent d'introduire de la distance avec cette histoire ”²².

Entre architectes et non-architectes, il y a les initiés. Ils savent lire l'architecture au-delà de la seule approche subjective ; aptes à situer l'architecture géographiquement et historiquement, ils voient ici l'utilisation peu commune des matériaux, là une recherche sur les ouvertures, les couleurs, ailleurs la pertinence de l'implantation. »²³

L'indéfinition / la controverse

A la question « pourquoi est-il si difficile de parler d'architecture ? », la première réponse aurait pu être une pirouette : « oui, mais bon ! d'abord qu'est-ce que l'architecture ? ». Sur ces entrefaites, autour de la tentative d'une définition partagée, la controverse serait née.

Avec Chris Younès et Benoît Goetz, nous avons, me semble-t-il, réglé le problème de la dispute sur le sujet en proposant de reconnaître l'indéfinition de l'architecture comme une condition favorable. Demain Chris le confirmera sans doute en évoquant « La chance de l'indéfinition de l'architecture »

« En fait, les définitions anciennes de l'architecture ne sont pas purement et simplement périmées. Pas plus que le seraient les anciennes définitions de l'homme. [...] Tout se passe comme si l'architecture nous enjoignait à multiplier les points de vue sur elle, à adopter une attitude perspectiviste qui est tout le contraire d'un relativisme faible. En effet, chaque point de vue est exact, quoique toujours incomplet. [...] Ces catégories, ces genres, ces retranchements pratiques, demandent à être chaque fois spécifiés (voire altérés) par des différences qui reportent sans cesse la formule unique. »²⁴

« Bref, en différant toujours la définition unique, en repoussant l'accès à « l'architecture en tant qu'elle est architecture », la pensée de l'architecture n'abandonne aucunement son objet au vague et au flou. Tout au contraire, l'architecture, à travers le faisceau de ces points de vue éclatés, gagne en précision et en vitalité — et

cela quand de nombreuses voix s'élèvent qui annoncent sa dissolution, sa mort ou la nécessité de sa reconsidération radicale face aux enjeux enfin abordés de l'éventualité de l'avenir. »²⁵

« Accepter l'indéfinition de l'architecture, la penser, c'est autoriser la pleine ouverture de la boîte du sens, c'est retrouver de la sorte l'attente attentive qui est au cœur de l'œuvre d'architecture, s'attendre à tout, n'attendre rien, laisser l'étendue ouverte à la venue de l'impensé, de la vie donc. »²⁶

La précaution / Le souci

Parce que l'on ne s'adresse pas de la même manière à tous (longtemps je n'ai pas utilisé le terme « écologique » à propos de mon travail pour un élu du monde rural), des précautions prennent parfois le dessus, le souci d'une possible d'entente.

Comme lors de la récente rédaction du livre « L'architecture et la paix » : « Un jour, j'ai décidé d'en retirer les mots « architecture » et « architecte », lourds de trop de sens, bien souvent de non-dits, surtout d'un malentendu à cause duquel monsieur et madame tout le monde se sentent souvent exclus : l'architecture, un truc de riches, ou pire : un truc d'architectes. »²⁷

A la différence des moments de médiation où la parole vive arrange, lance des ponts, débroussaille le champ des non-dits, l'écrit, lui, fige, tient le lecteur dans ses propres préjugés.

Supprimer ces deux mots engageait à ne plus faire l'économie du sens. Chaque fois qu'il a fallu remplacer le mot « architecture », la même locution a fait l'affaire : « le toit le plancher et le mur » sans virgule, une seule et même chose. Ainsi : « Le toit le plancher et le mur, devenus demeures puis villes, préservent de la condition initiale, de l'homogène et anonyme infini, de l'errance sans autre espoir que la fin de l'errance »²⁸ ; ou : « Avec le toit le plancher et le mur, est donné un autre temps que celui de l'errance, un temps ralenti, une durée au repos. C'est le souci, essence de notre condition contemporaine qui s'adoucit, la souffrance d'exister qui s'apaise »²⁹ ; encore : « Le toit le plancher et le mur sont des œuvres de paix, éventuellement n'est-ce pas, des secrets de paix, capables de donner accès à la présence, qui est la condition même de l'œuvre d'amour. »³⁰

La capacité à matérialiser les mondes d'un plan construit m'interpelle toujours.

L'amour

Toujours présent quand il est question d'architecture, il y a l'amour. Est-t-il si difficile de parler d'amour ? « L'œuvre d'architecture, même au delà de la triste misère, de la simple tendresse en accédant à ceci ou cela, [n'est-ce pas] un acte d'amour : créer de la présence. »³¹

Le philosophe italien Toni Negri l'éclaire au mieux. Il m'a aidé à ouvrir la fin du livre « EXIST », une analyse de l'architecture française de la fin XX^e siècle, publiée en 2000³² : « Aux architectes d'assumer — même si c'est difficile pour eux — que la présence architecturale, réelle ou virtuelle, est le fruit d'une passion pour l'homme. Formidable tâche si l'on écoute Toni Negri : « *Et si les philosophes n'aiment pas le mot "amour", et si les post-modernes le déclinent suivant l'idée d'un désir fané, nous qui avons relu l'Éthique, nous, le parti des spinozistes, nous osons sans fausse pudeur parler d'amour comme de la passion la plus forte, une passion qui crée l'existence commune et détruit le monde du pouvoir* »³³. Sur ces propos, la conclusion venait de soi : « Est-ce ce qui fait peur aux architectes ? S'investir dans l'existence commune ? »³⁴, parler d'architecture, débattre d'architecture, ne plus en parler en maître ?

Dans « L'architecture et la paix », la relation amoureuse de l'homme à la matière devient une des conditions de la paix perpétuelle au sens d'Emmanuel Kant³⁵ : « je pressens dans la tension des êtres en paix vers cette substance dressée avec bienveillance que sont le mur le toit le plancher la baie, et dans la tentation contraire des êtres en barbarie de détruire cette relation rassérénée avec le monde matériel, je pressens la trace d'une exacte condition de la paix universelle : la relation amoureuse de l'homme et de la matière, par laquelle nous serions à portée de paix. »³⁶

La poésie

Il est utile de dépasser les paroles, de laisser remonter le vrac du monde auquel l'architecture s'ouvre. Alors la poésie fait son office : aller là où seule la poésie peut dire au-delà du dire, montrer au-delà de l'image et de l'apparence de la chose matérielle.

« La poésie moderne trace un chemin d'humanité et de désintéressement et l'architecture est en quête de cette force-là, non plus comme puissance pour changer le monde, mais force de révélation, d'attachement, force du côté de l'amour. Ensemble elles diffractent la vie, l'une est visible ardent d'invisible, l'autre est parole ardente d'inouï. Ensemble elles s'adressent au présent, elles ajoutent du réel au réel et créent chaque fois plus de réalité.

Mais (et là tout change) ce que fait l'architecture à la force de la matière, la poésie le fait à la force du mot, donne à voir au delà du mot. La poésie creuse cet écart entre le monde et le mot, où se trouve la place du sens, à partir duquel l'homme peut habiter. L'architecture s'en nourrit et s'y fonde. » [...]

C'est pourquoi, il me semble que « si, comme l'écrit Heidegger, "la poésie est la fondation de l'être par la parole" (Hölderlin ou *l'essence de la poésie*), l'architecture est assurément la fondation de l'être par la matière. »³⁷

Références bibliographiques et notes

- ¹ LEVINAS, Emmanuel, extrait de l'émission « Emmanuel Levinas » France 3/Sodaperga, transcrite dans
- ² MADEC, Philippe, « Deux trois choses que je sais d'elle... », dans *Les Cahiers de la Recherche Architecturales*, n° 5/6, novembre 2000.
- ³ MADEC, Philippe, *L'En vie*, Paris, 1995, éd. de l'Épure, p. 77.
- ⁴ MADEC, Philippe, *Le temps à l'œuvre citoyen, 1991-2004 Plourin-Lès-Morlaix*, Paris, 2004, éd. Jean-Michel Place et Sujet/Objet.
- ⁵ BARRE, François, « L'architecture pour tous... », dans MADEC, Philippe, *Habitant, le livre*, Paris, 1997, Ministère de la Culture et de la Communication, p. 11.
- ⁶ MADEC, Philippe, *Le Coyote, le Petit Renard, le Geai et le Pou*, Paris, 2004, éd. Sujet/Objet, p. 27, 28.
- ⁷ *ibid.*, p. 37 & 38.
- ⁸ LAGUARDA Alice, « L'éthique » dans MADEC, Philippe, *Le temps à l'œuvre citoyen. Plourin-Lès-Morlaix 1991-2004*, Paris, 2004, éd. Jean-Michel Place et Sujet-Objet, page 177.
- ⁹ ARENDT Hannah, « Qu'est-ce que l'autorité ? » in *La Crise de la culture, Huit exercices de pensée politique*, Paris, 1972, éd. Gallimard, p. 123.
- ¹⁰ MADEC, Philippe, « L'avenir du quotidien », dans *Les Cahiers de La Cambre – Architecture n°7, Voyages en Pentagone, 2029. L'avenir du quotidien*, Bruxelles, décembre 2008, p. 31.
- ¹¹ KANT Emmanuel, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, 1966, éd. Delagrave
- ¹² MADEC, Philippe, *L'alterarchitecture. Vers une architecture éco-responsable*, Mulhouse, 2007, conférence Erasme.
- ¹³ MADEC, Philippe, « Le sens de la nature dans l'œuvre architecturale », dans YOUNES, Chris, PAQUOT, Thierry, *Philosophie, ville et architecture. La renaissance des quatre éléments*, Paris, 2002, éd. La Découverte, p. 119.
- ¹⁴ GOETZ, Benoit, MADEC, Philippe, YOUNES, Chris, *L'indéfinition de l'architecture*, Paris, éd. de La Villette, 2009, p. 48 & 49.
- ¹⁵ « L'architecture pour tous... », dans *Habitant, le livre*, op.cit., p. 11.
- ¹⁶ *ibid.*, p. 28.
- ¹⁷ *ibid.*, p. 35.
- ¹⁸ *ibid.*, p. 36.
- ¹⁹ *ibid.*, p. 69.
- ²⁰ *ibid.*, p. 79.
- ²¹ MADEC, Philippe, *L'architecture*, Paris, 2004, éd. Autrement, coll. Junior, série Arts, p. 4.
- ²² SAUVAGE André, « Pour une approche de la définition de l'architecture », dans *L'énigme de l'architecture*, GOETZ Benoît, MADEC Philippe et YOUNES Chris, Rapport PUCA, 2006.
- ²³ *L'indéfinition de l'architecture*, op.cit, p. 49.
- ²⁴ *ibid.*, p.30.
- ²⁵ *ibid.*, p. 31.
- ²⁶ *ibid.*, p. 32.
- ²⁷ MADEC, Philippe, *L'Architecture et la Paix, éventuellement, une consolation*, Paris, 2012, nouvelles éd. Jean-Michel Place, p. 5.
- ²⁸ *ibid.*, p. 81.
- ²⁹ *ibid.*, p. 82.
- ³⁰ *ibid.*, p.84.
- ³¹ *Habitant*, op.cit., p. 39.
- ³² MADEC, Philippe, *EXIST*, Paris, 2004, édition Jean-Michel Place.
- ³³ NEGRI, Antonio, « Une philosophie de l'affirmation », dans *Spinoza, un philosophe pour notre temps*, *Magazine Littéraire* n°370, novembre 1998, page 55.
- ³⁴ *EXIST*, op.cit., p. 82.
- ³⁵ HABERMAS Jürgen, *La paix perpétuelle. Le bicentenaire d'une idée kantienne*, Paris, 1996, éd. du Cerf.
- ³⁶ *L'Architecture et la Paix, éventuellement, une consolation*, op.cit, p. 63
- ³⁷ MADEC, Philippe, *Visible ardent d'invisibilité*, dans PARPAINGS, n°04, juin 1999.